

Histoire contemporaine

Autor(en): **Freymond, Jacques**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **2 (1952)**

Heft 4

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-77840>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Und das ist leider wahr, — die Härte, die in der Tagsatzung sich kund giebt, hat, täglich mehr, gemäßigtgesinnte Männer zurückgestoßen und sie vermocht, sich enger der großen Mehrheit des Volkes anzuschließen. Unsere billigen Erwartungen werden getäuscht, — wir wollten Versöhnung, und man weist uns kalt zurück mit dem Papier des Bundes-Vertrags. Ich fürchte nur zu sehr, die Tagsatzung zerreiße den Bund, um den Art. XII zu retten. Immerhin ist die Sache *dem Äußersten sehr nahe*; ich mache mir keine Illusionen. Hat der ruhige, bedeutendere, der Ordnung und Gesezlichkeit treue Theil der Bürger im Aargau keine Adressen nach Bern gesandt, so fühlt er dennoch tief das Unrecht, das man zu thun im Begriff steht, und anstatt zur Feder greifen die Männer, wenn man sie so rücksichtslos behandelt, *einmüthig* zu den Waffen. Und wer will einen Zwangsbeschluß der Tagsatzung vollziehen?

Ihnen, hochgeachteter Herr, dessen Edelsinn und Vaterlandsliebe ich verehere, schrieb ich im Vertrauen diese Zeilen, ohne etwas beyzufügen. Sie wissen, daß ich nicht exaltirt bin, und mein Vaterland aufrichtig liebe. Urtheilen Sie. — Ihr hochachtungsvoll ergebener

C. Suter, Staatscassaverwalter.

Empfangsvermerk: 14 Aug.

HISTOIRE CONTEMPORAINE*

Par JACQUES FREYMOND

«Le passé, le présent et l'avenir restent en étroite relation dans l'esprit de l'historien. L'histoire est le seul moyen — quoique imparfait — de comprendre le présent, de pénétrer les problèmes de l'Etat, de la société, de la politique et de découvrir les forces agissantes qui du passé conduisent l'humanité, par delà le présent, vers l'avenir».

Les historiens, et plus particulièrement les spécialistes de l'histoire moderne et contemporaine, seront sans doute assez disposés à se rallier à cette observation de M. J.R.vonSalis. Ils s'accordent également à reconnaître

* J. R. VON SALIS, *Weltgeschichte der Neuesten Zeit*. Band I: Die Historischen Grundlagen des 20. Jahrhunderts, 1871–1904. Zürich, Orell Füßli Verlag 1951. 738 p., 32 pl.

GEORGE W. F. HALLGARTEN, *Imperialismus vor 1914*. München, Verlag C. H. Beck, 1951, 2 vol., t. I, XX + 561 p., t. II, VII + 505 p.

HANS KRAMER, *Die Grossmächte und die Weltpolitik 1789 bis 1945*. Innsbruck-Wien-München, Tyrolia Verlag, 1952. 864 p., 53 pl.

WILHELM MOMMSEN, *Geschichte des Abendlandes von der französischen Revolution bis zur Gegenwart, 1789–1945*. München, Verlag F. Bruckmann, 1951. 628 p.

ARMIN MOHLER, *Die Konservative Revolution in Deutschland, 1918–1932. Grundriß ihrer Weltanschauungen*. Stuttgart, Friedrich Vorwerk Verlag, 1950. 287 p.

avec lui la nécessité de considérer de temps à autre les ensembles et de supprimer ces cloisons par lesquelles les études de détail fragmentent le mouvement de la vie. Ils admettront aussi, pour la plupart, qu'il faut se garder d'attribuer à quelque facteur, qu'il soit d'ordre économique ou politique, une influence déterminante, mais qu'il importe au contraire d'insister sur l'interrelation des faits, sur les influences réciproques, de manière à parvenir à restituer l'histoire dans sa totalité. « Nous sommes les hommes de l'Histoire complète », affirmait M. Labrousse en conclusion d'une conférence faite lors du Centenaire de la révolution de 1848.

Mais la difficulté est extrême de saisir l'histoire dans sa totalité, de restituer dans leur simultanéité le découlement de faits concomittants et qui influent les uns sur les autres. Les déformations ne viendront pas tant de la subjectivité de l'historien que des limites de l'esprit humain.

C'est pourquoi toute « Weltgeschichte » est en quelque sorte une aventure, surtout lorsqu'il s'agit de l'époque contemporaine. Comment en effet rendre sensible le mouvement, toujours plus accéléré semble-t-il — et prenant par cette accélération même un caractère révolutionnaire — d'un monde déchiré par la convergence des deux grandes révolutions qui ont marqué le 19^e siècle et le 20^e siècle, la révolution des droits de l'homme et celle de l'économie ? Tout concourt à compliquer la mise en place des éléments du récit : l'extension géographique du champ d'investigation historique, la proximité dans le temps, la superposition d'une crise économique et sociale aux rivalités des nations, des puissances et des continents, l'accumulation des faits et la multiplication des témoignages.

Mais des synthèses périodiques n'en sont pas moins indispensables parce que, précisément, il n'y a de compréhension du présent que par le passé. Plus grands le trouble et la confusion, plus impérieux le besoin d'interroger l'histoire. On ne saurait donc qu'exprimer tout d'abord de la reconnaissance à l'égard des historiens qui tentent l'entreprise. Encore importe-t-il d'en apprécier les résultats.

* * *

Parmi les ouvrages d'ensemble qui ont été publiés récemment, il en est deux qui s'imposent à l'attention : la *Weltgeschichte der Neuesten Zeit* de J. R. von Salis, et les deux volumes que George W. Hallgarten a intitulés *Imperialismus vor 1914*.

La *Weltgeschichte* de M. J. R. von Salis commence en 1871. Elle comprend deux volumes dont le premier, seul publié jusqu'ici, nous conduit jusqu'en 1904. Si elle est centrée sur l'Europe c'est après tout naturel ; car l'Europe est encore, pendant ces années 1871 à 1904, le centre politique, économique et financier du monde. C'est d'elle que partent les initiatives, c'est en fonction d'elle que doivent vivre les autres continents, surtout ceux qui, comme l'Asie et l'Afrique, subissent les effets de la poussée de l'impérialisme colonial. Quant aux Etats-Unis et au Japon dont la puissance grandit

et s'affirme au début du XX^e siècle, ils auront leur place, nous dit M. von Salis, dans le second volume.

Partant d'Europe, M. von Salis aborde les autres continents, au fur et à mesure qu'ils prennent une part plus large et plus active dans les relations internationales. Car c'est sous l'angle des relations internationales qu'il se place. Son histoire du monde est une histoire des nations dans leurs relations réciproques plus qu'une histoire des civilisations. Rien de plus significatif que le titre des deux parties de ce premier volume: «La prépondérance allemande en Europe au temps de Bismarck»; «la politique des grandes puissances sous le signe de l'impérialisme». Mais l'auteur ne se tient pas sur le seul plan de l'action diplomatique. Conscient bien au contraire que les rapports entre nations sont dominés par les variations de leurs forces matérielles et morales, il s'efforce de pénétrer la vie des peuples et d'en embrasser les multiples aspects. Aussi peut-on dire que M. von Salis parvient — dans la mesure où la chose est possible et sous un angle donné — à restituer cette «histoire complète» dont nous parlions, cette histoire complète dans laquelle les acteurs principaux sont mis à leur place, importante et modeste à la fois, face aux grandes masses des obscurs, dans laquelle les prévisions humaines sont bouleversées par les caprices du hasard et où les passions et les idées se heurtent aux intérêts et à la pression de l'«infrastructure économique». Un exemple parmi d'autres pour illustrer la méthode de l'auteur: Rien de plus caractéristique que la présentation qu'il fait de la France à la veille de l'affaire Dreyfus. Voici tout d'abord une analyse de la structure de la société française. Sans se charger de statistiques, J. R. von Salis situe cette France paysanne et petite bourgeoise dans un monde qui se développe sous le signe de la grande industrie. Il marque l'influence de Paris mais aussi le rôle de la province, rappelle quelques-uns des traits du caractère français, glisse insensiblement du social au politique pour caractériser, plutôt que les partis, les groupements de force dont le conflit domine la scène politique et contribue à transformer l'affaire Dreyfus en crise politique et en une grande bataille de principes. En quelques pages l'essentiel a été donné et surtout un climat, celui si particulier de la France des années 1890, a été reconstitué. Ce n'est là qu'un exemple. Car la présentation de l'Angleterre victorienne ou le tableau de l'Allemagne de Bismarck ou de Guillaume II sont également d'un historien maître de ses instruments et de son art.

Cet ouvrage, dans la forme où il a été conçu, s'adresse tout d'abord au public cultivé qui sans aucun doute y découvrira une des meilleures vues d'ensemble et l'une des plus vivantes qu'il nous ait été donné de lire. Mais les historiens auront également profit à la lecture d'une œuvre de synthèse dont la valeur tient à l'ampleur des lectures sur lesquelles elle s'appuie, à la clarté et à l'unité du récit, à la sérénité du ton et à la pénétration d'esprit dont son auteur fait preuve.

* * *

George W. Hallgarten a lui aussi tenté une synthèse. Mais comme son titre — *Imperialismus vor 1914* — l'indique, l'angle sous lequel il aborde son sujet est assez différent. Les deux volumes qu'il a publiés en 1951 ont une longue histoire. Ils étaient terminés déjà en 1933. Mais l'arrivée au pouvoir d'Hitler, l'exil qui en fut la conséquence pour l'auteur, et la guerre en retardèrent la publication intégrale. (Une version abrégée de 394 pages avait été éditée à Paris en 1935.)

C'est sur la politique des grandes puissances avant 1914, et très particulièrement sur la politique allemande que G.W.Hallgarten a fait porter son étude. Mais lui non plus n'a pas voulu se borner à l'examen des papiers diplomatiques à travers lesquels s'exprime la politique des chancelleries. D'emblée, par une critique vigoureuse et pertinente du cloisonnement des méthodes, il se pose en adversaire de l'histoire dite politique et oppose à une conception traditionnaliste de l'explication historique, la méthode «sociologique». Ce qui lui importe c'est de reconstituer la structure des sociétés et les divers climats dans lesquels se formule la politique extérieure des puissances, de déceler le jeu des intérêts et l'influence de «l'infrastructure» économique. Le résultat de ses recherches est imposant. Sans doute les vues et les conclusions de Hallgarten ne sont-elles pas entièrement neuves aujourd'hui. On sait en effet que la bibliographie de l'«impérialisme» est extrêmement riche et que des études nombreuses ont été consacrées aux relations de la société économique et de la société politique, des hommes d'affaire et des financiers avec les hommes chargés de conduire la vie des Etats. Mais l'intérêt de ces deux volumes vient de la somme d'informations — et d'informations inédites — que l'auteur a su accumuler. On y trouvera, sur les crises qui ont marqué le début du XX^e siècle, sur l'affaire du Maroc ou sur celle du chemin de fer de Bagdad par exemple, ou sur l'activité des divers personnages qui gravitent autour des gouvernements, des renseignements d'une abondance presque pléthorique. Il y a là un effort méthodique d'une ampleur exceptionnelle pour reconstituer le jeu des influences et situer exactement les acteurs en mettant en lumière les motifs de leurs décisions. C'est pourquoi l'ouvrage mérite d'être lu, ou plutôt consulté, en particulier les chapitres relatifs à l'Allemagne.

Mais, quoique l'auteur se défende, dans un chapitre consacré aux problèmes de méthode, d'accorder à l'«infrastructure» une influence prépondérante et se borne à reconnaître l'existence d'une «affinité élective» de certaines «idées» avec certains «types d'infrastructure», il n'en attribue pas moins dans ses études des bases sociologiques des divers Etats une place à mon avis trop large aux facteurs économiques qui, comme on le sait, sont plus aisément saisissables que les facteurs d'ordre idéologique ou moral. Son analyse des bases sociologiques de la politique extérieure française — voyez ce qu'il dit du 17^e siècle — paraît décidément trop simplifiée. De même son examen de la «nature sociologique» du nationalisme balkanique. Je ne suis pas certain non plus que M. Hallgarten soit parvenu à faire res-

sortir aussi complètement qu'il l'aurait voulu les mobiles et les méthodes de la diplomatie britannique à l'égard de l'Allemagne. Bref, cet ouvrage, qui, considéré dans son ensemble, est incontestablement remarquable, a le défaut de ses grandes qualités: le recours trop rigoureux à une méthode lui donne un caractère un peu massif et nuit parfois à l'unité de la composition. L'admiration que le lecteur éprouve devant cette œuvre n'empêche pas un malaise. Et l'on en vient à se dire que si les deux volumes de G. W. Hallgarten complètent sur certains points la *Weltgeschichte* de J. R. von Salis, ils ne l'égalent ni ne la remplacent. Parce qu'il manque, semble-t-il, à leur auteur l'intuition et le sens de la mesure sans lesquels il n'est pas de restitution du passé.

* * *

A côté de ces deux ouvrages d'ensemble dont la valeur est certaine, il en est d'autres qui, si intéressants qu'ils soient, appellent certaines réserves. M. Hans Kramer a consacré plus de huit cents pages à une histoire des grandes puissances et de la politique mondiale de 1789 à 1945. Ambitieuse entreprise dont le résultat est plutôt décevant. La composition de l'ouvrage paraît déjà discutable. M. Hans Kramer juxtapose faits, problèmes et analyses plus qu'il ne les enchaîne. Il prend successivement l'histoire de divers pays pendant une certaine période. Il en résulte des redites, ce qui n'est pas toujours un mal, mais surtout, et c'est cela qui me paraît regrettable, un morcellement qui tue le mouvement de l'histoire et ne rend pas compte de l'interaction des faits.

En outre, la matière est inégalement répartie. La Russie n'occupe pas, surtout depuis 1917, la place qu'elle mérite dans l'histoire contemporaine. Les problèmes économiques et sociaux sont laissés par trop à l'arrière-plan. Qu'on se reporte par exemple aux quelques pages d'introduction au chapitre sur l'expansion coloniale! Enfin il apparaît que même dans le détail la mise en place des éléments du récit est un peu relâchée. Et nous ne pouvons suivre non plus M. Kramer dans certaines de ses appréciations. Il est inexact de dire qu'au Congrès de Vienne la Suisse a été «neutralisée». De même l'analyse des causes de la guerre de 1914, ou des conditions de l'entrée en guerre des Etats-Unis, ainsi que la présentation de Wilson et de Clémenteau, appellent-elles maintes réserves.

* * *

Voici enfin, dans la collection *Weltgeschichte in Einzeldarstellungen*, une *Geschichte des Abendlandes* de 1789 à 1945, par Wilhelm Mommsen. L'ouvrage, un peu moins considérable que celui de M. H. Kramer, mais, plus dense et d'une composition plus ferme, retrace plus nettement la courbe que dessine l'évolution de l'Occident pendant les 150 années qui vont de

la Révolution française à la deuxième guerre mondiale. En outre, si M. Mommsen porte son attention sur l'évolution des relations internationales, surtout dans son troisième livre, il ne néglige pas pour autant l'analyse de l'évolution interne des nations occidentales.

Mais cela dit, il faut reconnaître que l'ouvrage porte la marque des circonstances qui en ont compliqué et retardé la rédaction et la publication. M. Mommsen ne renouvelle le sujet ni par la documentation ni par des vues originales. Ce qu'il nous donne, c'est une histoire «politique» de l'Occident d'un type assez classique. L'influence des facteurs économiques, de cette «infrastructure» dont M. Hallgarten nous a accablés, est chez lui réduite à l'excès. Dans l'analyse des causes de la Révolution française, l'*Aufklärung* et la guerre d'indépendance américaine tiennent une place trop grande en regard de celle qui est réservée à l'évolution économique et sociale de la France. Les causes économiques de la Terreur semblent lui avoir échappé. De même M. Mommsen paraît avoir sous-estimé l'importance de la transformation qui s'accomplit dans la structure économique de la Prusse entre 1848 et 1860 et de son influence sur la rivalité austro-prussienne. Quant à l'histoire du mouvement ouvrier, elle est esquissée assez superficiellement et même inexactement. N'y a-t-il pas confusion entre la I^{ère} et la II^{ème} Internationale (voir ce qui est dit du 1^{er} mai)? Et pourquoi ce silence sur l'action de Guesde, de Jaurès et sur la formation de la S.F.I.O.? «Nur im Deutschen Reich siegte . . . der Marxismus», écrit-il (p. 438). Voilà qui paraît excessif.

* * *

Avant de terminer cette revue, il importe de signaler un ouvrage dont le propos est moins ambitieux mais dont l'intérêt ne doit pas échapper aux spécialistes de la période contemporaine. Il s'agit de la thèse que M. Armin Mohler a consacrée à la révolution conservatrice en Allemagne entre 1918 et 1932. M. Mohler s'efforce de définir le contenu et les origines de ce conservatisme, en le distinguant en particulier des divers mouvements auxquels il a été mêlé, et en particulier du national-socialisme. Son étude présente un grand intérêt et une réelle utilité. Tout d'abord par son imposante bibliographie qui constituera un excellent instrument de travail pour ceux qui étudieront l'Allemagne entre les deux guerres; ensuite par la méthode, à mon sens très suggestive et riche d'enseignements, que M. Mohler a utilisée pour circonscrire son sujet; et enfin pour ses conclusions et son essai de définition de la révolution conservatrice.